

Liaison

Quand Paillasse devient Cascadeur / Patrice Desbiens, *Les Cascadeurs de l'amour*, Sudbury, Prise de Parole, 1987, 73 pages

Jean Dumont

Gens de théâtre, gens de passion
Numéro 46, printemps–mars 1988

URI : id.erudit.org/iderudit/42943ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, J. (1988). Quand Paillasse devient Cascadeur / Patrice Desbiens, *Les Cascadeurs de l'amour*, Sudbury, Prise de Parole, 1987, 73 pages. *Liaison*, (46), 52–52.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

pour le public lecteur et, ainsi, de s'auto-censurer. La dernière œuvre dramatique de Jean-Marc Dalpé, **Le Chien**, semble avoir résisté à la peur. J'en suis très rassuré pour l'avenir.

Qu'on le veuille ou non, la critique reste profondément problématique en Ontario français, comme dans toutes les sociétés semblables à celle-ci. Si elle n'est pas méliorative, elle est aussitôt taxée de censure. Peut-on vraiment faire la critique, honnête, courageuse, pointilleuse, d'une œuvre franco-ontarienne? Je n'en suis pas sûr. Écrire en Ontario français est un exploit; à chacun d'applaudir. On s'attend à ce que la critique se présente comme une confirmation, un encouragement. Il faut être positif à tout prix.

À cela s'ajoutent des problèmes de structures. La seule critique littéraire qui existe véritablement en Ontario français, c'est la critique journalistique. Recensement au jour le jour des dernières parutions. Il n'existe pas d'infrastructures qui permettent une réflexion critique plus intemporelle, une analyse plus détaillée et plus profonde des œuvres. Des collègues me disent parfois: *Tu travailles sur la littérature franco-ontarienne. Qui va publier tes articles?* La question est cruciale. L'article que vous lisez en ce moment est un miracle en lui seul. Or, il existe dans tout le monde francophone, en dehors de la métropole, une grande faim de réflexion critique. Bien peu de nos structures peuvent maintenant l'assouvir.

Ce qu'il faut, au fond, c'est une critique qui aura à son tour le courage d'être créatrice de langage. Le courage d'imaginer le silence. Car c'est du silence que les petits peuples comme le nôtre ont peur. On craint de se taire, la pire des calamités; et aussi on a peur de faire taire.

Pourtant, la critique et la création engendrent de la différence, l'une par rapport à l'autre. Plus tôt, en citant le poème de Luc Racine, j'ai omis volontairement le titre: *Les mémoires jumelles*. C'est sur cette merveilleuse image de complicité dans le langage que la littérature et la critique devraient se replier. Interlocutrices toutes deux en train de se raconter la naissance publicitaire de l'Autre. □

Quand Paillasse devient Cascadeur

Patrice Desbiens, *Les Cascadeurs de l'amour*, Sudbury, Prise de Parole, 1987, 73 pages.

par Jean Dumont
HULL

Lorsque j'ai reçu le dernier livre de Patrice Desbiens, je venais tout juste de relire pour la xième fois son très beau poème *Paillasse*, du recueil **Dans l'après-midi cardiaque**. Je me disais que Desbiens devait ressembler, en quelque part, à ce clown triste de la comédie italienne. Et voilà qu'en une pirouette, ou devrais-je dire en un récit poétique, Desbiens passait du Paillasse au Cascadeur. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est le même personnage qui fait tout simplement un pas de plus sur le fil de l'amour difficile.

On oublie souvent que Paillasse est un personnage trompé, cruellement trompé, qui dénoncera le jeu en y mettant fin: le fameux rire tient du grotesque et du tragique. Paillasse est pris avec son visage de clown; par ricochet, c'est son malheur qui devient risible, ce qui amplifie le drame. L'écriture de Desbiens, son imaginaire, ses images s'inscrivent précisément dans ce créneau du sublime-ridicule. Toutefois, dans **Les Cascadeurs de l'amour**, le ton du récit donne à mon avis encore plus de force au jeu, comme si l'aspect de continuité accentuait le terre-à-terre, le vécu, le drame. Desbiens ne permet plus aux lecteurs de s'en sauver par le rire; le Cascadeur prend des risques (la bière qui engourdit et qui détruit, Bill qui détruit les êtres, l'amour qui détruit les amants, etc.). Certes le côté Paillasse fait encore rire à l'occasion. Ainsi apprend-on que *Bill a le quotient intellectuel d'un TV Dinner* (page 67). Mais plus souvent qu'autrement c'est l'aspect Cascadeur qui prime. Les Cascadeurs ici travaillent et acceptent les risques du métier: *On se regarde comme deux miroirs brisés, reflétant la perfection de la folie* (page 59).

Mais Paillasse et le Cascadeur font bon ménage; ils ont tellement de points en commun dont un en particulier: la solitude. En fait le Cascadeur avance

dans la solitude créée par Paillasse. Cependant, alors que pour ce dernier le drame peut se jouer dans *Une ville comme une autre* avec *Une femme comme une autre*, le Cascadeur sait que *C'est pas vrai* (page 9). Cette ville, il la connaît, elle est même le théâtre de ses habitudes; il y a son appartement, sa rue, sa banque; il va au même restaurant; au même bar. Cette femme aussi, il la connaît. *C'est toujours la même femme* (page 16) avec *Son image qui s'acharne dans (sa) mémoire* (page 28). En somme, le Cascadeur marche sur un fil tendu entre deux mondes, entre le passé qui se fond dans le présent et le futur qui n'existe pas, entre l'amour perdu et le jeune couple d'amoureux en motocyclette, entre les factures et les lettres d'amour qu'il ne différencie plus. Ce passage d'un monde à l'autre l'amène à cette constatation: *Je me réveille en transi et en transit entre le rêve et la réalité./ Elle n'est pas là./ Elle ne l'a jamais été./ Où est passé mon sens d'humour?/ Où est passé mon sens d'amour?* (page 42).

Dépouillé d'elle, de l'humour (qui sert souvent d'échappatoire ou de masque), de l'amour, Paillasse, trop seul, se transforme en Cascadeur et retourne dans sa ville, dans son bar, parce que *...tout est fini et tout est à recommencer* (page 73).

Les Cascadeurs de l'amour est un récit poétique dans lequel deux êtres s'aiment dangereusement, sans filet. Patrice Desbiens, également cascadeur de l'écriture, travaille aussi sans filet; son écriture est risqué: d'un côté le sublime, de l'autre le ridicule. La force du poète, ici, réside dans sa capacité d'allier les deux, à tel point qu'on ne sait plus si c'est le sublime qui devient ridicule ou le ridicule qui devient sublime.

Patrice Desbiens se range parmi les grands poètes de la francophonie nord-américaine et **Les Cascadeurs de l'amour** n'en est qu'une preuve de plus.